

Ruralia

Ruralia

Sciences sociales et mondes ruraux contemporains

18/19 | 2006

Varia

Contributions invisibles au travail d'élevage et fragilisation identitaire des conjointes d'agriculteurs

Christian Nicourt et Jean-Max Girault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/1311>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Christian Nicourt et Jean-Max Girault, « Contributions invisibles au travail d'élevage et fragilisation identitaire des conjointes d'agriculteurs », *Ruralia* [En ligne], 18/19 | 2006, mis en ligne le 31 décembre 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/1311>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Contributions invisibles au travail d'élevage et fragilisation identitaire des conjointes d'agriculteurs

Christian Nicourt et Jean-Max Girault

- ¹ En agriculture, la notion d'exploitation familiale a consacré la famille comme pivot à partir duquel s'organise le travail ¹ et situé la position de la femme : une conjointe à l'écart du patrimoine, travaillant sur l'exploitation sans statut ni reconnaissance sociale ². Depuis l'entre-deux-guerres, quand la mécanisation du travail agricole a commencé à exclure les femmes des travaux collectifs des cultures, en leur proposant des espaces domestiques plus confortables au travers de la transformation des techniques de l'eau et du feu ³, leur réticence à travailler dans les exploitations agricoles a été récurrente. Elle s'est traduite notamment par une émigration rurale plus accentuée que celle des hommes, ce qui a induit chez les agriculteurs le plus fort taux de célibat masculin au sein des PCS ⁴, sans que l'on s'interroge sérieusement sur les ressorts du départ des femmes. Aujourd'hui, 60 % des épouses de jeunes agriculteurs ont un métier indépendant, exercé hors agriculture ⁵.
- ² Lors d'enquêtes sur la critique environnementale des élevages dans une commune de Dordogne, nous avons remarqué les propos de jeunes conjointes d'exploitants qui exerçaient des activités professionnelles non agricoles, expliquant ne pas vouloir s'impliquer dans le travail de l'exploitation. En contrepoint de l'impossible quête identitaire de leurs aînées, elles exprimaient ainsi leur volonté d'autonomie et parfois de séparation radicale des sphères domestiques et professionnelles dans les exploitations agricoles. Leurs arguments invoquaient la sauvegarde de leur autonomie, déclinée pour l'essentiel sous deux registres. D'une part vis-à-vis des pressions de leur belle-famille ⁶ : « ma belle-mère ne comprend pas que je ne veuille pas travailler ici », d'autre part vis-à-vis

des exigences aléatoires de main d'œuvre de l'exploitation, qu'elles redoutaient de voir devenir périodiques, pis encore permanentes : « si on met le petit doigt, on y passe toute entière ». Le refus d'être assimilée à une agricultrice et de brouiller son identité était également fortement affirmé : « chacun son travail ». Cette préservation identitaire de la conjointe d'agriculteur exerçant un emploi extérieur était d'autant plus défendue, que la signification de cet emploi était énoncée par le conjoint comme ce qui permettait le développement, voire la survie, de l'exploitation. En effet, cet emploi féminin était autant convoqué comme « caution » lors des prêts professionnels contractés, que désigné comme nécessaire pour « faire vivre » le ménage. Dans ce cas, il demeurait de fait un emploi à visée domestique et au service de l'exploitation, dans la continuité de ce qui, au début du siècle dernier, était qualifié de « petit budget des femmes » : le produit de la vente au marché des surplus et des productions de la basse-cour ou du potager. Quand l'identité est d'abord « une marque d'appartenance [...] à une catégorie qui permet aux individus d'être identifiés par les autres, mais aussi de s'identifier eux-mêmes en face des autres »⁷, on ne peut que s'interroger sur la radicalité de la coupure que souhaitent marquer ces femmes, autant que sur les enjeux identitaires qu'elle implique.

- 3 Nous avons montré que la méconnaissance de certains aspects du travail des éleveurs était liée pour partie au déni d'un travail réel éprouvant. Ainsi, la gestion de l'enquête publique⁸ comme celle de critiques et de micro-conflits est pour eux un travail aussi invisible qu'indiscutable⁹. Cependant, lors des entretiens, ces éleveurs mentionnent l'intervention de leurs conjointes pour prévenir ou apaiser les critiques de leur travail. À l'occasion d'une autre enquête, des éleveuses ont signalé qu'à la sortie de l'école, leurs voisines – conjointes d'éleveurs non-agricultrices – discutaient les critiques de pratiques peu précautionneuses de leur conjoint. En les interrogeant, nous avons été surpris par la gêne et l'incapacité de ces conjointes à relater le contenu de ces discussions. Nous faisons ici l'hypothèse que leur difficulté à exprimer cette activité de médiation, qui a autant le sens d'une défense de leur conjoint que de l'exploitation agricole sur laquelle elles résident, s'explique aussi par son invisibilité sociale. La qualification domestique de cette activité, qui l'exclut de la sphère du travail, renvoie ainsi à une conception familiale et patrimoniale de l'exploitation agricole qui borne le sens des activités qui y sont effectuées. Dans ce cadre, à rebours de ce qui est recherché par les conjointes d'agriculteurs, les critiques des élevages soulignent l'impossible distinction entre activités d'élevage et activités domestiques dans les exploitations, et l'assimilation par les tiers de tous les membres du ménage à l'activité agricole. Dès lors, dans un espace rural recomposé¹⁰, le travail des éleveurs n'est pas plus isolé des autres résidents avec qui ils partagent cet espace¹¹, que de celui des activités domestiques des membres de leur ménage.
- 4 Nous nous proposons de montrer que les conjointes d'éleveurs interviennent, sans en avoir conscience, dans la gestion des critiques de

« leurs » élevages et que cette action s'inscrit dans le cadre de leurs activités domestiques, tout en contribuant de manière significative au développement de ces élevages. En dépit d'une séparation revendiquée entre sphère professionnelle des hommes et des femmes, ces dernières assurent, au bénéfice de l'exploitation agricole et au risque de leur fragilisation identitaire, la porosité des frontières entre espaces domestique, professionnel et public. Nous formulons l'hypothèse que, malgré leur retrait professionnel du secteur agricole, ces conjointes poursuivent leur contribution au travail d'élevage par le biais de leurs activités domestiques, singulièrement lorsqu'il est critiqué. Cette contribution les affecte d'autant qu'elle les conduit à prendre en charge l'épreuve d'autrui et à recourir à des stratégies d'action qui, en s'inscrivant dans la sphère domestique, déstabilisent leur identité affirmée.

- 5 Notre questionnement, né au détour d'enquêtes portant sur les critiques des pratiques d'élevage, vise à poser d'abord une problématique. Il se veut exploratoire, en s'appuyant sur le cas de quelques éleveuses et conjointes d'éleveurs interpellées à propos des nuisances de « leur » élevage, lors de rencontres dans des situations quotidiennes, le plus souvent en relation avec les activités scolaires et para-scolaires de leurs enfants. Notre analyse s'appuie sur des récits individuels et en couple d'éleveurs, d'éleveuses, de conjointes d'éleveurs dans des élevages du Finistère et de Dordogne. Ces récits s'organisent à partir des épreuves ressenties lors de critiques, à l'occasion notamment d'enquêtes publiques et lors de micro-conflits à propos de nuisances issues d'épandages de lisier. Ils rapportent des histoires du quotidien : de petits événements dont ils sont la cible, et qui ont généralement pour cadre leur commune de résidence, espace d'interconnaissance autant que d'activité domestique des femmes, notamment lorsque leurs enfants y sont scolarisés. Les critiques y prennent la forme de jugements qui émanent de locuteurs ne partageant pas l'expérience de l'élevage. Ce jugement d'utilité sociale, dans la perspective de la psychodynamique du travail ¹² qui porte sur le produit du travail – ici ses fruits non intentionnels que sont les nuisances – fragilise l'identité des éleveurs ¹³. Mais cette fragilisation affecte aussi leurs conjointes, dont l'interpellation par les critiques semble nier la distinction de leur profession de celle de leur conjoint. Dès lors, les confusions n'étant pas levées, on conçoit que demeure toujours ambiguë l'identité professionnelle de la femme, conjointe d'exploitant agricole.
- 6 Nous décrirons d'abord la manière dont ces femmes sont interpellées. Nous verrons ensuite comment elles sont affectées par la critique du travail de leur conjoint. Ce qui nous permettra de mettre en évidence un travail « d'accordeuse » qui, pour répondre aux critiques, conjugue souci de l'autre, intelligibilité du travail et engagement civique.

Nuisances d'élevages et interpellation de conjointes d'éleveurs

- 7 La qualification professionnelle ou domestique d'une activité est d'abord une construction sociale qui contraint les femmes et passe par une distinction territoriale des activités. En agriculture, la confusion des territoires professionnel et domestique tend à conférer un statut domestique à l'ensemble des activités qu'elles effectuent. Cette confusion est intriquée à celle qui – dans les critiques du travail – amalgame l'éleveur en tant que professionnel à l'individu, personne privée. La conjointe d'éleveur est mobilisée ici par une telle confusion, qui lui fait se mettre, au risque de son identité, au service de l'élevage.

Domestique et professionnel : une impossible césure des activités ?

- 8 La distinction des activités professionnelles et domestiques a-t-elle un sens quand mille signes des unes apparaissent dans les autres ? Le temps d'abord, lorsque la durée du travail, comme ses rythmes (horaires alternants, hebdomadaires, vacances) marquent les activités domestiques. L'espace ensuite, quand la résidence est liée au lieu de travail, pour ses conséquences sur les trajets domicile-travail, mais aussi par les circuits qui imbriquent trajets professionnels et activités domestiques : courses ménagères, accompagnement des enfants... Les relations sociales ensuite : le travail les influence par les avantages sociaux qu'il peut offrir comme par les relations extra-professionnelles qu'il suscite. Et jusqu'au choix du conjoint, majoritairement connu dans ce cadre. Enfin, les expériences et les compétences acquises dans les deux sphères circulent. Elles se prolongent aussi parfois en travail plus ou moins informel, conçu comme celui dont le produit doit couvrir le budget familial quotidien ou exceptionnel, qu'il s'agisse de « perruque »¹⁴ en milieu ouvrier ou de construction d'habitat destiné à l'agrotourisme ou de vente de produits ou de services en milieu agricole. Cette double pertinence de compétences et leurs transferts ont été particulièrement utilisés au détriment des femmes, en ne les reconnaissant pas dans la sphère professionnelle. Ainsi, Ghislaine Doniol-Shaw¹⁵ a bien montré comment les habiletés du filage domestique sont réutilisées en montage électronique et n'y sont pourtant pas reconnues comme des qualifications. L'intimité même est influencée par le travail : son odeur parfois, comme sa fatigue, contraignent le désir. Ces multiples relations sont encore accrues lorsque l'activité de travail se distancie peu de l'espace domestique : pour les travailleurs indépendants du commerce, de l'artisanat et de l'agriculture notamment. Alors, on peut concevoir les difficultés qu'éprouvent les individus à se situer entre leurs activités domestiques et professionnelles.
- 9 Dans le secteur agricole, l'activité domestique des femmes se développe aussi bien dans la résidence du ménage que dans un territoire élargi.

Celui-ci s'organise en particulier à partir de la gestion locale des activités des enfants : école, activités périscolaires... Et il recoupe pour une large part celui sur lequel s'exerce l'activité professionnelle de l'exploitation : épandages, trajets avec des engins... Ce territoire, qui met en évidence une porosité des activités, s'inscrit en porte-à-faux des représentations du travail fondées sur le modèle industriel, selon lequel les portes de l'entreprise marquent la frontière des territoires domestique et professionnel. Dans ce territoire, toutes les activités des femmes tendent à prendre le statut de travail domestique. C'est ainsi que la configuration des bâtiments d'élevage - espace professionnel - à proximité de la ferme - espace domestique - a permis que leur travail d'élevage y soit masqué par leurs activités domestiques¹⁶. Semblablement, leurs activités de communication professionnelle dans la ferme (réception de fournisseurs, permanence téléphonique...) ne sont pas considérées comme travail, tandis que ces mêmes activités, effectuées par des hommes, sont appréhendées comme des relations professionnelles entre pairs. Dans un tel contexte, la perception de l'activité des conjointes ressort brouillée. Dès lors, on comprend qu'elles puissent être aussi la cible des critiques des élevages.

Quand les problèmes professionnels se débattent dans des territoires domestiques

- ¹⁰ Quand le travail marque les activités domestiques de son empreinte, tandis que les territoires domestiques masquent la dimension professionnelle des activités qui s'y déroulent, l'ambiguïté de certains espaces assure la porosité de ces deux sphères. Dans les entreprises, c'est le cas des abords de la machine à café, où les pratiques de sociabilité nourrissent les interrogations professionnelles. Dans une société rurale recomposée, les associations de parents d'élèves (APE¹⁷) fonctionnent semblablement, en débattant bien souvent d'autres objets que ceux que prescrivent leurs statuts. D'autant qu'à partir de l'école communale se constitue, à l'image d'autres territoires de rencontre de populations, un creuset identitaire¹⁸ où se forment et se diffusent les représentations du territoire. Lorsque la diversification sociale, accompagnée d'une décroissance relative de la population agricole, rend problématiques les pollutions et nuisances des élevages qui dégradent les aménités du territoire, l'APE devient un lieu privilégié d'expression de ces problèmes. « À l'école, il se dit beaucoup de choses. L'école, c'est la caisse de résonance. C'est par là que passent tous les problèmes... Comment il a su ça ? Ah, oui, à l'école... ». Si l'APE est un outil d'intégration des nouveaux résidents de la société communale, cette intégration passe d'abord par les femmes. « Il y a la question des transports scolaires qui limite les contacts, néanmoins les femmes vont à l'école ; c'est un lieu de sociabilité. C'est elles qui font attention à la scolarité des enfants ». Aux réunions de l'APE de la commune du Sarladais qui constitue l'une des références de notre propos, la participation est majoritairement féminine et les femmes sont seules

élues à son bureau. Dans de telles assemblées, les débats débordent des questions scolaires.

- 11 La résidence des membres du réseau de l'APE définit un territoire qui rencontre celui des épandages des éleveurs. Un tel réseau s'articule à d'autres, notamment de voisinage et de sociabilité, pour aborder les problèmes d'épandage soulevés. L'aptitude de ce réseau à gérer de tels problèmes est liée à sa spécificité d'assemblée de femmes. Certes, il relie le plaignant et l'éleveur, mais, plus précisément, il désigne les femmes comme intermédiaires pour les régler. « Ça m'arrive de faire l'intermédiaire. Aussi pour faire comprendre aux autres. On se sert du réseau : untel connaît untel et on fait passer le message ». Il utilise une méthode singulière : le « message ». « C'est gentil comme réflexion, c'est pas de l'agression. C'est faire passer un message : avoir la paix le vendredi soir. Nous, on fait pareil ».
- 12 Dans l'APE s'est construite, au travers de discussions, d'argumentations et de mobilisations visant à résoudre des problèmes scolaires, une expérience collective permettant de jauger et de prévoir le comportement de chacun. Orientées par l'exigence de durabilité des échanges qu'implique la scolarité des enfants et les formes de sociabilité qui lui sont associées (goûters, gardes réciproques, anniversaires, jeux...), les relations sont ici favorables à la mise en débat de problèmes quotidiens et permettent la confrontation des divergences. « Pour discuter de ça, il faut des réunions où tu discutes longuement ; quand t'es assis à table après une réunion, un apéritif. Il faut que tu aies déjà parlé avec la personne. Ça ne se fait pas de but en blanc. Il faut que les gens se sentent en confiance pour te le dire ». Ici, la diplomatie des pratiques participe à la construction de la confiance. Décentrée du problème de l'épandage incriminé et avec un « accusé » absent mais représenté, l'APE se propose donc comme territoire de transactions. Dans cette assemblée de femmes, aux multiples intérêts partagés, le débat est guidé par la confiance réciproque. Elle vise à construire un « vivre ensemble » acceptable sur le territoire communal pour assurer une cohabitation sur le long terme.
- 13 À l'APE, la présence de la conjointe d'éleveur résout des problèmes professionnels. « Quand on va à l'école, on désamorce les bombes avant l'heure ». Sa disponibilité peut être comparée à une astreinte, rendant d'autant plus invisible son activité, qu'elle se déroule dans ce territoire domestique.

Subir les débordements d'une critique adressée à autrui

- 14 Selon la conception ergonomique du travail, les contraintes ¹⁹ pèsent sur le travailleur pour l'astreindre selon sa singularité : genre, âge, expérience ou handicap... ²⁰. Dans cette dynamique du couple contrainte/astreinte, les critiques peuvent être considérées comme des contraintes de l'activité des conjointes dont l'astreinte est une épreuve, à un double niveau. D'une part c'est une activité éprouvante, qui engendre de la souffrance, entendue comme la vulnérabilité résultant de la confrontation de leur subjectivité à leur activité. D'autre part, c'est une expérience à laquelle elles ne sont pas préparées, qui constitue un nouvel affrontement à la réalité mobilisant leurs compétences, leur intuition et leur ruse.

Une économie psychique de la critique dans le couple

- 15 En assumant la charge affective du collectif familial, les femmes prennent en charge la souffrance de ses membres, qui en usent inconsciemment en se confiant. Ainsi, nous avons relevé en Côtes d'Armor que des éleveurs géraient leur peur, conjurée lors de l'action par des attitudes viriles, en relatant le soir à leurs conjointes les dangers qu'ils avaient encourus, par exemple, en tassant l'ensilage de maïs ²¹. Semblablement, lorsqu'il est soumis aux critiques, l'éleveur suscite la compassion de sa conjointe, c'est-à-dire l'implique dans son épreuve. « Quand je suis agressé, j'en parle à ma femme ». Tout en ayant conscience que cette expression la contraint. « Quand tu as quelque chose qui te mine, ça t'occupe l'esprit, et ça sort, tu finis par le dire, même si tu veux pas semer le trouble ». Pour limiter ce partage de l'épreuve, il leur faut en limiter l'expression. « Il faut pouvoir tourner la page, ne pas en parler toute la soirée au moment de l'enquête publique ». Mais parfois la femme est affectée par ce refoulement de son conjoint qui ne peut se contenir : « la nuit, vous en dormez pas. Ça tourne là-dedans ». Se dessine ainsi dans le couple une économie de la souffrance, dont la femme apparaît comme la destinataire finale. D'autant qu'elle est « la seule personne à qui je (il) puisse dire ça ».

Être interpellée à propos du travail de son conjoint

- 16 L'interpellation de la femme, à propos du travail de son conjoint, est une épreuve renouvelée au long de ses activités domestiques. Les critiques sont émises aussi bien par une voisine rencontrée lors d'un déplacement qu'à l'occasion de la reprise d'un enfant à l'école. « L'été, ça sent le veau. La voisine me fait des réflexions ». Elles peuvent même être proférées au sein du milieu familial. « Les réflexions... même la famille : mes sœurs. C'est pas méchant, mais c'est "oh, ça pue le veau !" Ça va pas plus loin avec la famille ». Ici, les femmes ont une situation d'autant plus ambiguë qu'elles expriment aussi leur gêne des odeurs de l'élevage de leur conjoint. « Mais même moi, ça me gêne : tu es avec des amis... Ce n'est pas la fosse qui sent, c'est les bêtes ». En effet, elles se considèrent les premières affectées dans leurs tâches par les nuisances. « Sur les épandages. On te dit : tiens, il a épandu du lisier tel jour. C'est le voisin concerné, mais souvent la femme, parce que c'est un problème domestique : elle peut pas ouvrir les fenêtres, recevoir, le linge pue... ». Alors, les réceptions projetées sont aussi l'occasion de souligner les problèmes d'odeurs subis trop fréquemment. « La voisine disait à ma belle-mère : tiens, on reçoit des amis tel jour, sous-entendu : n'épandez pas par ici ».
- 17 Destinataires des réflexions proférées par leurs plus proches relations, les pratiques de sociabilité des femmes se trouvent affectées par le travail de leur conjoint. « Une plainte, moralement, vis-à-vis du voisinage, ça vous

démonte ». Utilisées comme messagères des critiques du travail de leur conjoint, elles supportent le poids affectif et social des réflexions, au risque parfois de querelles entre amies. « Elle me dit, mais toi tu en vis. Mais, même moi, ça me gêne ». Elles-mêmes éprouvent une gêne, qui tend à les culpabiliser : affectées par « leur » élevage, elles conçoivent que les autres résidentes, avec lesquelles elles se sentent en empathie, et qui, elles, n'en tirent aucun bénéfice, le soient de même. Alors, parfois elles se font plus discrètes et évitent même les rencontres. « Le problème de l'école, c'est de pouvoir parler. Et puis des fois, les petits messages, tu en as assez, tu finis par les fuir ». Ici peut s'initier un retrait, stratégie défensive individuelle ²², qui témoigne de la souffrance endurée par les femmes à devoir gérer les critiques de l'élevage de leur conjoint. Ainsi, assurent-elles, au risque de leur souffrance, la continuité du lien des protagonistes lors de conflits.

- 18 La double compassion des femmes envers leur conjoint comme envers les riverains est d'autant plus un ressort de leur action qu'elle s'inscrit dans un territoire construit comme espace d'interconnaissance et de confiance mutuelle. Elles sont profondément liées aux deux parties. Au sein du ménage, les activités sont marquées par l'empathie. Au-delà de cet espace, les activités domestiques s'inscrivent dans les pratiques de sociabilité de l'action quotidienne, qui demeurent sous-tendues par la quête du souci de l'autre et du plaisir de l'action civique collective.

Un travail d'« accordeuse » ?

- 19 Au début du siècle, à la foire aux bestiaux de Sarlat, les négociations entre vendeurs et acheteurs connaissaient parfois des instants critiques, lorsque tout espoir d'accord semblait compromis. Un « accordeur » se glissait alors dans la discussion, et par son entregent et son talent de persuasion, accordait les deux parties en joignant la main de l'acheteur à celle du vendeur. Aussitôt, le trio prenait le chemin d'un restaurant et, pour prix de ses bons offices, l'accordeur se voyait offrir quelque provision de bouche. Pauvres, choisis par des possédants pour régler leurs affaires, certains accordeurs étaient renommés. Ils collectionnaient ainsi nombre d'agapes, qualifiées pudiquement de « aller boire le vin du marché » ²³. Cet accordeur, celui qui « cherche à accorder les différends » selon le *Littré*, correspond bien à la position de la conjointe au sein des conflits d'élevage : « Je suis l'intermédiaire. Ce que je fais, c'est essayer de mettre les gens d'accord ».

Un accord ancré dans le souci de l'autre

- 20 L'accordeuse prend soin des personnes pour leur éviter des situations embarrassantes. Son attention à l'épreuve des autres donne sens à son action. Comme dans certains métiers, elle exerce une activité orientée par le souci des autres ²⁴. Cette attention à l'autre est comparable à celle mise en œuvre dans les activités de service. Entre vendeuse et client,

fonctionnaire de guichet et usager du service public, l'un travaille mais n'a pas toujours conscience des compétences qu'il met en œuvre, tandis que l'autre ignore que son activité de client contribue à la production²⁵. Cette coopération non-intentionnelle est fondée sur des événements et des propos qui s'insèrent dans le quotidien de relations sociales organisées. Les comportements civils, comme les échanges parlés inclus dans des relations de sociabilité, masquent l'opérationnalité productive d'une telle relation²⁶.

- 21 Au dire de certains éleveurs, leurs conjointes semblent posséder des qualifications appropriées pour négocier lors de situations conflictuelles, en maîtrisant leurs émotions. Eux s'en disent incapables. « Moi, j'explose... ». Cette association de compétences affectives, sociales et cognitives entretient la relation lors du débat ; il s'agit ici de protéger, voire de retisser des liens sociaux, là où ils se distendent et risquent d'être rompus²⁷. Elle vise aussi à une compréhension des attentes de chacun, une prévision des réactions et une vigilance envers leur évolution. C'est un double travail d'attention : autant de surveillance que d'empathie.
- 22 Les critiques prennent les conjointes d'éleveurs autant pour porte-parole que pour cibles. Elles répondent alors à ces interpellations, parfois peu explicites pour elles, en cherchant à interpréter les propos, puis à faire comprendre le travail de l'éleveur. Sans l'expérience de ce travail, elles n'en connaissent que ce qu'elles ont observé ou ce qui leur a été transmis. Éprouvées par l'écoute et par l'explication, elles doivent traduire la situation pour en faire partager la compréhension. Lors de cette rencontre se construit une intelligibilité minimale des pratiques, autant que transparaissent des relations de confiance. « En face, les gens ne comprennent pas le travail d'éleveur. Si on arrive à discuter, c'est plutôt parce que les gens font confiance que parce qu'ils comprennent ». Dès lors, c'est la confiance de l'interpellant en la conjointe et l'empathie envers l'éleveur, qui apaisent, sur l'instant, le différend. À plus long terme, l'interaction fonctionne aussi comme élément d'un débat plus vaste nourrissant le vivre ensemble territorialisé ; elle alimente la sociabilité, fait évoluer les opinions, ajuste les pratiques et la cohabitation sociales.
- 23 Les conjointes d'éleveur fondent ainsi leur légitimité sur une triple connaissance du travail d'élevage. Celle-ci est distanciée, mais étayée d'une expérience basée sur la longue durée des propos de leurs conjoints qui expriment des difficultés et des doutes techniques. Ces femmes ont aussi l'expérience de leurs activités domestiques dans la ferme qui les ont rendues sensibles, comme les autres résidentes, à la question des nuisances. Par leur travail salarié à l'extérieur, elles ont aussi acquis d'autres références, construites au travers de débats avec leurs collègues de travail. Alors, au sein de leur ménage, elles ont aussi introduit et rendu intelligible un autre point de vue sur le travail d'élevage. « On est plus à même de considérer le problème environnemental parce que nos femmes travaillent à l'extérieur. On n'est pas en milieu clos. Plus les gens sont ouverts vers l'extérieur, plus la sensibilisation est marquée ».

- 24 L'activité de l'accordeuse rend intelligibles les positions et traduit les épreuves de chacun. En toute discrétion, elle construit de la confiance et renoue les liens distendus.

Une contribution invisible de l'accordeuse

- 25 Dans certains contextes professionnels, les compétences que manifeste l'accordeuse peuvent être reconnues. Ici, en s'adossant à des expériences domestiques et en s'exprimant au sein de pratiques de sociabilité, leur reconnaissance n'est pas mise en relation avec les exigences du travail d'élevage.
- 26 Le travail de l'accordeuse se fait dans la réserve, comme doit l'être celui des employés « domestiques ». Il est doublement rendu invisible. Il s'inscrit dans un contexte illégitime : celui d'une activité domestique et non point professionnelle ; et l'intervenante éprouve des difficultés à l'identifier elle-même. Pour ce travail sans prescriptions, elle ne dispose pas de mots pour décrire ce qu'elle fait, ces mots qui permettent de constituer des domaines d'objets ²⁸. Alors, l'activité de travail disparaît derrière des pratiques de sociabilité. Son fruit est cependant reconnu, du moins discrètement. Du côté des femmes d'abord, qui estiment de telles compétences : « il faut savoir faire la paix entre les gens ». Elles apprécient aussi la contribution au « vivre ensemble » sur le territoire. Au sein de collectifs de régulation informels qui structurent la sociabilité locale, la recherche de l'accord contribue alors à l'identité de la femme, à l'interface de sa position de conjointe d'éleveur et d'actrice de l'espace communal. Du côté de son conjoint ensuite, où sa reconnaissance est compassionnelle. C'est autant celle du partage de l'épreuve que de l'attention et du soin à l'autre, ou parfois plus explicitement de l'aide apportée.
- 27 Lorsque le travail est défini comme l'activité déployée par les hommes et les femmes pour faire face à ce qui n'est pas donné par l'organisation prescrite du travail ²⁹, on peut reconnaître celui de l'accordeuse comme une illustration des multiples invisibilités du travail. Construit comme résolution d'un problème social non pris en charge, ce travail repose d'abord sur sa sollicitude et son initiative. Mais il suppose aussi des compétences singulières.
- 28 Le territoire domestique et son travail sont invisibles, si ce n'est par les femmes. Le jugement porte sur la tenue de la maison, celle des enfants... Dans les espaces de débats de femmes confrontées à des problèmes, il porte sur leur manière de les résoudre et les incidences pour la collectivité. Si l'accordeuse est appréciée pour son art de la négociation, elle l'est, plus manifestement, sur la portée de l'accord. Certes, on pourrait souligner cette reconnaissance de la capacité des femmes à influencer les hommes et la société depuis des zones d'ombre ³⁰. Mais l'action de l'accordeuse est surtout interprétée comme une mise de soi au service des autres, au travers de la construction d'un civisme territorial, condition pragmatique d'une cohabitation plus paisible ³¹. Elle bénéficie

alors de la reconnaissance associée. Cette activité, adossée à des valeurs, donne sens aux épreuves qu'elle endure. Comme la militante ou la bénévole, l'accordeuse donne d'elle-même pour les apaiser et les surmonter.

* * *

- 29 Alors que les éleveurs mettent en place une stratégie de défense collective, qui repose sur la distinction du professionnel et de l'individu, face aux critiques du travail d'élevage, les femmes ne font pas la différence entre elles et leurs conjoints, leur profession et la leur. Se considérant en charge des soins et de la protection de l'ensemble des membres du collectif domestique, elles admettent d'être interpellées à la place de leur conjoint. Cette épreuve les oblige à se ré-impliquer dans le travail de l'exploitation. Le travail d'accordeuse qui en découle apporte sa contribution au développement des élevages, notamment lors de micro-conflits ou de crises, et plus particulièrement au moment des enquêtes publiques. Mais pour elles, ce travail pour l'exploitation peut s'avérer un piège.
- 30 Lorsque au sein du ménage, elles partageaient l'ensemble des travaux de l'exploitation, elles n'étaient pas reconnues comme agricultrices à part entière. Elles étaient « en renfort », et leur travail était dénié ou minoré. « La femme d'agriculteur est représentée comme femme au foyer ». Employées hors du secteur agricole et travaillant sur l'exploitation, leur contribution n'est désormais considérée que comme une aide due, qui par ailleurs dévalorise leur travail professionnel. « Si tu fais la moindre chose sur l'exploitation, on te prend pour une feignante à l'extérieur ». Ainsi, la position des femmes dans les exploitations familiales demeure toujours équivoque. « Ta femme, elle travaille à l'extérieur, elle fait rien ». Dès lors, la discrétion de leur travail d'accordeuse à propos des nuisances permet de ne pas être jugée comme faisant un travail de conjointe d'agriculteur mais, cependant, d'être reconnue par les autres femmes du territoire, tout en ne réalisant pas – du point de vue du conjoint ou d'autres membres du ménage – un travail d'aide sur l'exploitation. Mais cette posture est toujours susceptible d'être remise en cause à l'occasion de multiples pressions. Alors, la reconnaissance sociale du travail d'accordeuse ne peut être qu'ambiguë. En effet, la collaboration au travail de l'éleveur, dans un cadre domestique, renvoie à la femme « bouche-trou » ou « aide », dénoncée par les conjointes d'éleveurs n'ayant pas d'activité professionnelle hors agriculture. On demeure ainsi dans la perspective qui considère que, comme pour d'autres activités, le travail de l'homme bénéficie légitimement des ressources du groupe familial ³². Ici, le travail d'élevage mobilise celui des femmes pour gérer les problèmes des nuisances des épandages. Ce travail rendu invisible vient rejoindre plus largement les autres emplois de l'ombre de l'élevage : ce « bénévolat » comptabilisé par les organisations agricoles, qui rend compte de la contribution au travail des stagiaires, des retraités,

des enfants scolarisés et des femmes ³³. Mais les conjointes d'éleveurs, dans leur travail d'accordeuses, n'apparaissent considérées ni comme des « bénévoles », ni comme des « aides ». Elles font plutôt figures de militantes civiques du territoire. Elles orientent le travail d'élevage pour le rendre plus compatible avec une éthique de la vie commune, mission qui leur confère une reconnaissance au sein de la collectivité et une identité. Mais plutôt du côté des femmes que des éleveurs, et de celui du territoire que du travail !

NOTES

1. Louis MALASSIS, « Propos sur l'exploitation familiale », dans *L'exploitation familiale. — Études d'économie rurale*, n° 21, Rennes, Centre de recherches d'économie et de sociologie rurales de l'ouest agricole, 1957, pp. 1-26.
2. Alice BARTHEZ, *Famille, travail et agriculture*, Paris, Economica, 1982, 192 p.
3. Christian NICOURT et Olivier SOURON, « Incidences des mutations techniques sur le travail des agriculteurs. Le cas d'une commune rurale du Périgord noir, 1919-1939 », dans Claude LAURENT [dir.], *Technologies agro-alimentaires. — Culture technique*, n° 16, 1986, pp. 112-119.
4. Populations et catégories sociales.
5. Solange RATTIN, « Deux jeunes ménages d'agriculteurs sur cinq ont des ressources non agricoles », dans *Données sociales*, INSEE, Paris, 2003, pp. 439-446.
6. La fin de la cohabitation reste toujours plus théorique que réelle, et cette proximité demeure encore le plus souvent considérée comme pesante par les jeunes femmes.
7. Claude DUBAR, *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*, Collection U-sociologie, Paris, Armand Colin, 1991, 278 p.
8. Parce qu'ils présentent un risque d'atteinte à l'environnement, les élevages doivent, à partir d'un seuil variable selon les espèces animales, obtenir une autorisation administrative dans le cadre de la réglementation sur les Installations classées pour la protection de l'environnement (ICPE). La procédure d'autorisation comprend une enquête publique qui dure un mois. Lors de cette enquête, la population est invitée à consigner ses remarques sur un livret mis à sa disposition. Mais de nombreuses critiques orales sont alors adressées aux éleveurs et elles peuvent devenir durables après la clôture de l'enquête. Voir notamment : Laure BONNAUD et Christian NICOURT, « Les éleveurs de porcs face à leurs détracteurs en Dordogne et dans le Finistère », dans *Territoire rural : pratiques et représentations. — Études rurales*, n° 177, janvier-juin 2006.
9. Christian NICOURT et Jean-Max GIRAULT, « L'enquête publique : un travail d'éleveur ? » dans *Journées de la recherche porcine*, n° 36, ITP-INRA, Paris, 2004, pp. 113-118.
10. Félix DAMETTE et Jacques SCHEIBLING, *La France, permanences et mutations*, Paris, Hachette, 1995, 254 p.
11. Jean-Louis PUJOL et Dominique DRON, *Agriculture, monde rural et environnement : qualité oblige*, Paris, La Documentation française, 1998.

12. Christophe DEJOURS, *Travail, usure mentale : essai de psychopathologie du travail*, Paris, Bayard, 2000 (1^{ère} édition 1980), 280 p.
13. Sandro DE GASPARO, Christophe DEJOURS et Christian NICOURT, « Pressions environnementales, souffrances et recomposition du métier d'éleveur », dans Philippe ASKENAZY, Damien CARTRON, Frédéric de CONINCK et Michel GOLLAC, *Organisation et intensité du travail*, Toulouse, Octares, à paraître, 2007.
14. L'utilisation des moyens et du temps du travail pour réaliser des outils à usage domestique.
15. Ghislaine DONIOL-SHAW, *Le travail des femmes, éléments pour une recherche ergonomique*, Mémoire de DEA d'ergonomie, CNAM, Paris, 1981.
16. Christian NICOURT, « Contribution à l'étude du temps de travail, Cohérence et durée dans le travail des agricultrices », dans *Économie Rurale*, n° 210, 1992, pp. 44-50.
17. Association de parents d'élèves. Nous utilisons le sigle APE de manière extensive, pour rendre compte d'un espace de discussion aussi bien formel (celui de l'association et de ses réunions périodiques), qu'informel (celui de la « porte de l'école » où les parents conduisent ou ramènent quotidiennement leurs enfants).
18. Gérard NOIRIEL, *Le creuset français. Histoire de l'immigration (19^e-20^e siècles)*, Paris, Éditions du Seuil, 1988, 437 p.
19. Définies aussi comme les « conditions de travail » : ambiances sonores ou toxiques aussi bien qu'exigences physiques et mentales...
20. Alain WISNER, *Contenu des tâches et charge de travail*, Rapport n° 41, Laboratoire de physiologie du travail et d'ergonomie du CNAM, Paris, 1974.
21. Source de nombreux accidents ayant contribué, à la fin des années 1970, à l'obligation de la pose d'arceaux de sécurité sur les tracteurs.
22. Christian GENEST, Chantal LECLERCQ et Marie-France MARANDA, « Les conduites de retrait comme stratégies défensives face au harcèlement psychologique au travail », dans *Pistes*, volume 7, n° 3, 2005, 22 p.
23. Christian NICOURT et Olivier SOURON, *Temps et rythmes des cultivatrices*, Paris, INRA, 1988.
24. Pascale MOLINIER, « Travail et compassion dans le travail hospitalier. La relation de service, regards croisés », dans *Les Cahiers du genre*, n° 28, 2000, pp. 49-70.
25. Jean GADREY, « Rapports sociaux de service : une autre régulation », dans *Revue économique*, n° 41, 1990, pp. 49-69.
26. Jean-Marc WELLER, « La modernisation des services publics par l'utilisateur : une revue de la littérature (1986-1996) », dans *Sociologie du Travail*, n° 3, 1998, pp. 365-392.
27. Francine SAILLANT, « Expérience et théorie anthropologique au cœur des pratiques soignantes », dans *Anthropologie et sociétés*, volume 24, n° 1, 2000, pp. 155-171.
28. Michel FOUCAULT, *L'ordre du discours : leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 1971, 83 p.
29. Philippe DAVEZIES, « Éléments pour une clarification des fondements épistémologiques d'une science du travail », communication au colloque de la Société française de psychologie, 6 décembre 1991, Clermont-Ferrand.
30. Geneviève FRAISSE, *Muse de la raison. Démocratie et exclusion des femmes en France*, Folio-Histoire, Paris, Gallimard, 1995, 378 p.
31. Patrick PHARO, « Les cités rurales : consensus et équité dans l'espace public local », dans *Économie rurale*, n° 201, 1991, pp. 41-43.

32. Françoise BATTAGLIOLA, « Employés et employées. Trajectoires familiales et professionnelles », dans *Le sexe du travail : structures familiales et systèmes productifs*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1984, pp. 57-70.
33. Réunion régionale inter-filières, « Dispositif de veille prospective sur les métiers de l'agriculture », dans CRA Aquitaine, Agen, 2 octobre 2003.
-

RÉSUMÉS

Nous proposons de tester l'hypothèse que des conjointes d'éleveurs, malgré leur retrait du secteur agricole, poursuivent leur contribution à ce travail par le biais de leurs activités domestiques. Cette contribution les affecte d'autant qu'elle les conduit à prendre en charge l'épreuve d'autrui et à recourir à des stratégies d'action qui, en s'inscrivant dans la sphère domestique, déstabilisent leur identité affirmée. Notre propos s'appuie sur des entretiens avec des femmes interpellées à propos de nuisances de « leur » élevage, dans des situations quotidiennes et notamment lors des activités scolaires de leurs enfants.

Invisible Contributions to Breeding Work and Identity Weakening of Farmers' Wives

We propose to test the assumption that stockbreeders' wives, in spite of their withdrawal of the agricultural sector, continue their contribution to this work by the means of their domestic activities. Our paper is based on discussions with women challenged by their neighbours in connection with the nuisances of "their" farm, in daily situations and particularly at the time of the school activities of their children. Weakened in their social identity, those women have to build collective strategies that lead them to take invisible but important responsibilities in local life.